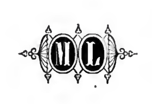
P'TIT FILS
P'TIT MIGNON

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. J. GABRIEL ET DUPEUTY

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théatre-Déjazet, le 17 février 1860.





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860



Distribution de la pièce.

FRANÇOISE GIRODEAU, vieille paysanne bretonne, 82 ans.................... / DÉSIRÉ, son petit-fils, 18 ans...........	Mlle DÉJAZET.
PIERRE GIRODEAU, cultivateur.........	MM. BELLECOURT
MOULINET, vétérinaire................	HALBLEIB.
OLIVETTE, fille de Moulinet........	Mlles FILLION.
UN PETIT PAYSAN...................	CÉLINE.
PAYSANS ET PAYSANNES........	

La scène se passe, de nos jours, dans un petit village de Normandie.

P'TIT FILS, P'TIT MIGNON

Une place de village. — Tertre au fond, avec un sentier tournant ; un gros arbre à gauche, près d'une maisonnette ; un petit banc au pied de l'arbre. — A droite une autre maison ; on lit sur son enseigne : Moulinet, *artisse* vétérinaire.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE GIRODEAU, MOULINET.

GIRODEAU, arrivant par le fond.

Hé ! voisin Moulinet ?..

MOULINET, sortant de sa maison.

Me v'là tout à vous, voisin... Faites excuse, c'est que j'étais occupé à donner une consultation à la vache du père Martin, qui a brouté du trèfle mouillé...

GIRODEAU.

Le père Martin ?..

MOULINET.

Eh non ! sa génisse...

GIRODEAU.

Savez-vous, vétérinaire, que vous avez là un bon établissement dans not' village de Coquinville !

MOULINET.

Mais oui, ça marche. C'est que, voyez-vous, le paysan, c'est connu... si sa femme est malade, il économise le médecin... mais s'il y a un brin de mal dans l'étable ou dans la bergerie, vite chez le vétérinaire pour la santé de ses bêtes.

GIRODEAU.

En parlant de bêtes, revenons un peu à nos moutons... Vous dites donc que votre fille Olivette est folle de moi ?

MOULINET.

Je dis qu'elle vous épouse.

GIRODEAU.

Eh bien ?

MOULINET.

Eh bien, ça signifie que je vas être votre beau-père et vous mon beau-fils... Vous avez cinquante-huit ans, c'est le plus

bel âge de l'homme... Je me dis ça tous les jours en me regardant dans le miroir.

GIRODEAU.

Je pense comme vous, voisin.

Air : *Le Luth galant*.

Malgré le temps qui marche tous les jours,
Je ne dois pas renoncer aux amours.
A vingt-cinq, à trente ans, à l'âge où l'on s'adore,
J'étais un vert galant, et je le suis encore;
Et quand je s'rai r'marié...

MOULINET.

Vous le serez encore,
Vous le serez toujours (*bis*).

Votre mère, dame Françoise, a quatre-vingt-deux ans, c'est encore un plus bel âge; votre fils, Désiré, n'a que dix-huit ans, c'est moins beau, mais c'est plus gentil.

GIRODEAU.

Eh bien?..

MOULINET.

Dame Françoise, votre mère, vous aime, c'est vrai, mais personne n'ignore que son chéri, son favori, c'est Désiré. Vous souvenez-vous qu'ils s'étaient amourachés ensemble, lui et Olivette?..

GIRODEAU.

A-t-on idée de ça, des enfants de quinze ans, penser à s' marier!..

MOULINET.

Heureusement qu'il a pris une folie, une tocade au garçon... et comme il entendait tous les jours sa grand'mère qui faisait aller sa serinette, ça lui a donné le goût de l'harmonie; il s'est engagé dans la musique... il est clairon, c'est un joli instrument...

GIRODEAU.

Ma foi, j' l'ai laissé faire.

MOULINET.

Moi, je me suis prononcé et je tiens à mes idées. J'ai dit à ma fille : Tu épouseras le voisin Girodeau... il est très-aimable...

GIRODEAU, jouant la modestie.

Oh! pas tant que ça...

MOULINET.

Il a quatre cents pommiers...

GIRODEAU.

Oh! plus que ça...

MOULINET, continuant.

Des champs de colza, de bons herbages... moi, de mon côté, je possède, sans compter mon établissement, un joli clos de trois arpents de vignes.

GIRODEAU.

Ah! pour ça, faut pas en parler!.. des vignes de Normandie, ça ressemble à du suresnes comme deux gouttes d'eau; mais vous avez mieux que ça, vous possédez un vrai trésor, et votre fille Olivette n'apporterait que son bonnet de coton, que j' la prendrais tout de même.

MOULINET.

A la bonne heure, v'là qu'est parler. N'y a plus qu'une chose qui me tarabuste...

GIRODEAU.

Quoi donc?..

MOULINET.

La grand'mère a beau habiter depuis des années la Normandie, la bonne maman se souvient toujours qu'elle est Bretonne... elle a une tête, une volonté, et s'il lui prenait fantaisie de laisser tout ce qu'elle possède à votre garçon...

GIRODEAU.

Taisez-vous donc, elle n'a qu'une idée qui l'occupe... sa vengeance...

MOULINET.

Sa vengeance!..

GIRODEAU.

Eh oui, donc! Depuis que le gros chat noir du braconnier Mathias lui a croqué le moigneau qu'elle serinait et qu'elle avait élevé à la brochette, elle tient tant à punir l'animal criminel, qu'elle m'a dit que si j'arrivais à le détruire, elle se croyait capable de me donner tout son bien de son vivant.

MOULINET.

Alors, il n'y a plus qu'à s'occuper du repas de fiançailles... (Ritournelle de l'air suivant.) Mais je crois que j'entends Olivette...

GIRODEAU.

Pourquoi ça qu'elle est toujours triste depuis queuque temps?..

MOULINET.

Elle triste!.. Tenez, écoutez-la plutôt, elle chante comme une alouette...

SCÈNE II.

LES MÊMES, OLIVETTE.

OLIVETTE, entrant.

Air : *Ah! c'est charmant!*

Ah! quel bonheur!
Pour mon cœur
Tout est couleur de rose;
Et chaque chose
En ces lieux
S'embellit à mes yeux.

Les fleurs des champs
Me semblent plus gentilles,
Garçons et filles
Me semblent plus charmants;
Et le ramage
Des oiseaux du bocage,
Encor plus doux,
Semble dire : Aimez-vous....
Ah ! quel bonheur !
Pour mon cœur
Tout est couleur de rose;
Et chaque chose
En ces lieux
S'embellit à mes yeux.

MOULINET.

A la bonne heure, fifille, j'aime à te voir comme ça, guillerette et sautillante.

OLIVETTE, à part.

S'il savait pourquoi !..

MOULINET.

Je ne t'ai jamais vue si gaillarde.

OLIVETTE.

Une si belle journée !..

GIRODEAU.

Comment ! il a plu toute la matinée.

OLIVETTE.

C'est égal, c'est un beau jour tout d' même.

MOULINET.

Ah ! je comprends, le jour des fiançailles. (A Girodeau.) Hein ! j'y fais pas dire.

GIRODEAU, joyeux.

Allons vite ensemble chez Goblet, l'aubergiste, pour le repas en question.

MOULINET, à part, à Girodeau.

Je vois que vous ferez bien les choses... et dire que vous passez pour avare dans le pays.

GIRODEAU.

Laissez-moi donc regarder Olivette... elle sourit en pensant à moi... Décidément, ça sera un mariage d'inclination.

MOULINET, à part.

Oui, de son côté. (Embrassant sa fille au front.) Mon enfant, tu me récompenses des sacrifices que j'ai faits pour ton éducation... (A part.) Un an à l'école à quinze sous par mois. (Il sort avec Girodeau.)

SCÈNE III.

OLIVETTE, seule.

Allez, allez, vous serez joliment étonnés quand vous apprendrez qu'il revient, qu'il sera ici avant une heure, mon p'tit Désiré. Le piéton de la poste vient de me dire qu'il l'avait rencontré à la mairie de Vernon, où il faisait viser sa feuille de route... Il paraît que ces trois ans de campagne l'ont encore embelli!.. Tiens, j'ai oublié de demander s'il avait des moustaches... Que je suis bête! je le verrai bien quand il m'embrassera... (Soupirant.) Pourvu que son cœur n'ait pas changé!

Air : Tyrolienne des *Deux Précepteurs*.

Quand il partit, je m'en souvien,
Comme une fille il était simple et candide.
Son cœur naïf, ainsi qu' le mien,
En fait d' malic' ne savait rien;
Mais las!
Là-bas,
Pour la jeuness', c'est bien perfide,
On d'vient souvent
Trop savant
Au régiment.

Mais non, il sera toujours le même... Est-ce qu'il reviendrait, sans ça?.. Ses yeux sont si tendres, sa voix si douce... tout le portrait de sa grand'mère!.. C'est elle qui sera contente, la bonne vieille, de revoir son Benjamin!.. Allons la chercher aux champs, lui apprendre la grande nouvelle... Appuyée sur mon bras, je suis sûre qu'elle trottera aussi vite que moi au-devant du bien-aimé.

VOIX EN DEHORS.

Le voilà, le voilà!.. vive Désiré!..

OLIVETTE.

Ah! mon Dieu!.. c'est déjà lui... v'là la peur qui me reprend!.. la peur, et puis la joie... Rentrons un moment chez mon père, et voyons si Désiré s'apercevra que je ne suis pas là. (Elle entre dans la maison de Moulinet au moment où paraissent les personnages suivants.)

SCÈNE IV.

DÉSIRÉ, UN PETIT PAYSAN de cinq à six ans, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.

(Désiré a le costume de clairon de zouaves de la garde. Un grand paysan porte le fusil du jeune zouave, et le petit villageois de six ans porte son sac, sur lequel est une toute petite cage (1).

DÉSIRÉ, donnant la main à tout le monde.

Merci, merci, mes amis... ça fait plaisir à un vieux soldat

(1) Désiré peut entrer avec son fusil et la petite cage sur son sac.

de retrouver des anciens camarades et de revoir sa chaumière et son troupeau... de jeunes filles... Mais où est donc grand'mère, que je l'embrasse, que je la mange de baisers?..

UNE PAYSANNE.

Elle est aux champs.

DÉSIRÉ.

Eh bien! tant mieux!.. j'irai au-devant d'elle; une étape de plus, et la meilleure...

Air nouveau de M. Bernardin.

PREMIER COUPLET.

Pour regagner notre village,
Mes enfants, de bien loin d'ici,
Gaîment, avec arme et bagage,
Du pied gauche je suis parti ;
Trois sous par lieu', ça n'était guère,
Mais à mesur' que j'avançais,
A chaque étap' je me disais :
Ça me rapproch' de ma vieill' mère...
Doublons le pas,
N'arrêtons pas,
Là-bas, là-bas est sa chaumière,
Là-bas est le bonheur,
Là j'ai laissé mon cœur...

REFRAIN.

Au pas gymnastiqu', beau fantassin,
Qu'il vente ou qu'il tonne,
Rien ne t'étonne.
Au pas gymnastiqu', beau fantassin,
Ta mère est au bout du chemin.

DEUXIÈME COUPLET.

Plus d'une belle, sur la route,
Me disait : « Amour de Français,
« Viens donc, tout en buvant la goutte,
« Causer sous ces ombrages frais. »
En soulevant la jalousie,
Ell's m' faisaient un œil langoureux ;
Moi sensible, mais vertueux,
J' répondais à la plus jolie :
Doublons le pas,
N'arrêtons pas,
Là-bas, là-bas est mon amie,
Là-bas est le bonheur,
Là, j'ai laissé mon cœur.

REFRAIN.

Au pas gymnastiqu', beau fantassin,
Qu'il vente ou qu'il tonne,

Rien ne t'étonne.
Au pas gymnastiqu', beau fantassin,
L'amour est au bout du chemin.

TROISIÈME COUPLET (1).

Viens avec nous, m' disaient nos zouaves,
Tu gagneras au champ d'honneur
(Montrant sa médaille militaire.)
Ce beau ruban qui, chez les braves,
Ne fut jamais une faveur :
Entre les deux, comment donc faire ?
J'entendais battre le tambour...
Je m' dis : Chacune aura son tour,
La gloire est un' seconde mère...
Doublons le pas,
N'arrêtons pas,
Là-bas j'entends le cri de guerre,
Là-bas, là-bas, marche en avant,
Le vieux drapeau, le vieux drapeau du régiment.
(La charge bat à l'orchestre.)

Au pas gymnastiqu', beau fantassin,
Qu'il vente ou qu'il tonne,
Rien ne t'étonne.
Au pas gymnastiqu', beau fantassin,
La gloire est au bout du chemin,
La gloire, la gloire est au bout du chemin.

TOUS.

Vive Désiré !

DÉSIRÉ.

Vivent les amis ! J'aurai à vous en dire, le soir, à la veillée! C'est que j'en ai vu du pays !

UN PETIT PAYSAN DE CINQ OU SIX ANS.

Contez-nous donc, m'sieur Désiré, la bataille oùs que vous avez été tué?

DÉSIRÉ, l'examinant.

A qui ça ?

UNE PAYSANNE.

A moi.

DÉSIRÉ.

Mouchez-le. (La paysanne tire son mouchoir et s'approche du bambin; celui-ci la repousse et passe gravement sa manche sur sous nez.) Voilà un petit monsieur qui est comme les zouaves : il ne se mouche pas du pied... Ah çà ! mais, fillettes, il me semble qu'il manque quelqu'un ici ? (A part.) Elle se cache, bien sûr. (Haut.) Mettez-vous en rang, que je vous passe en revue. (Toutes les jeunes filles se mettent sur une file.) Attention !... les yeux baissés, position du soldat sans armes. (Il croise ses mains sur son dos ; allure du petit caporal.)

(1) Peut se passer à volonté.

Air : *Voilà la manière.*

Voici Madeline
Avec ses deux yeux ;
(Continuant à marcher.)
Je r'connais Jacqu'line
Aux trois amoureux.
(A une troisième.)
Voilà Ros' des bois,
La chaste fille à la meunière,
Qui, sans l' beau François,
Avait des chanc's pour êt' rosière.
(Continuant sa revue et regardant les autres paysannes.)
V'là la p'tit' Tiennette,
La fille à Michel...
Mais mon Olivette ?

OLIVETTE, sortant vivement de la maison.

Présente à l'appel !

SCÈNE V.

LES MÊMES, OLIVETTE.

DÉSIRÉ.

Ma petite Olivette! mon amour! mon trésor! (Il l'embrasse.)

OLIVETTE.

Comme il est grandi, embelli!

DÉSIRÉ, à part, regardant son corsage.

Ah! ah! il me semble qu'elle a quelque chose qu'elle n'avait pas quand je suis parti...

OLIVETTE.

Est-il gentil sous ce costume-là!... il a l'air d'un Turc...

DÉSIRÉ.

Ah! dame! c'est que j'ai dix-huit ans, à présent; je suis un homme... On ne dira plus, mon père et les autres, que je suis trop jeune pour me marier... A propos, tu ne m'en parles pas, de mon père; donne-moi donc aussi de ses nouvelles... Est-il toujours fâché contre moi?

OLIVETTE.

Ton père? il ne faut pas qu'il te voie avant que je t'aie parlé... J'ai bien des choses à te dire, va!

DÉSIRÉ.

Quoi donc?

OLIVETTE, bas, à Désiré.

Plus tard, pas devant les autres .. Te v'là revenu, c'est le principal, quand personne ne t'attendait plus... (Bas, la main sur son cœur.) excepté moi.

DÉSIRÉ.

C'est que tu ne sais pas que j'avais reçu une lettre de

grand'mère. Écoutez tous, je vais vous la lire; vous saurez pourquoi je suis revenu aussi vite. (Il tire une lettre de sa poche et lit.) « Cher petit Désiré de mon cœur, j'aurai quatre-vingt-deux ans aux prunes, et je t'écris sans lunettes. »

TOUS.

Sans lunettes!

DÉSIRÉ, continuant.

« Il est vrai que c'est le maître d'école qui écrit pour moi. » (S'interrompant.) Je crois bien, la chère femme, elle ne sait ni lire ni écrire; de son temps, on avait oublié d'inventer la mutuelle. (Reprenant sa lecture.) « Au reçu de la présente, mets-toi vite en route pour le pays, quand même on voudrait te nommer général ou trompette-major... » (S'interrompant.) Pauvre mère! (Continuant.) « Ton Olivette t'aime toujours; elle est fidèle comme un pigeon ramier. »

OLIVETTE.

Il écrit très-bien, le maître d'école.

DÉSIRÉ, continuant à lire.

« Pigeon ramier; mais il y a un corbeau, dont tu ne te doutes guère, qui voltige autour de ta colombe. » (A part, à lui-même.) On lui coupera les ailes, à ce corbeau-là! (Lisant.) « Arrive au galop, ça n'en vaudra que mieux; songe, petit amour, à ta bonne grand'mère! Car je suis bien vieille; mais je t'attends, je te vois déjà, je t'embrasse, et il m' semble que tu vas prolonger mon existence! »

OLIVETTE, tournant la page.

Y a encore quelque chose.

DÉSIRÉ, achevant de lire.

« J'ai oublié de te parler d'un grand malheur qui vient de m'arriver... Tu sais bien, ce joli petit serin que j'avais élevé? eh bien! il a été assassiné par le gros chat du viens Mathias, et je ne l'entendrai plus dire ce que je lui avais si bien appris en pensant à toi : « P'tit fils! p'tit mignon! » (Parlant.) Et trois jours après la réception de sa lettre,

Air de *la Sentinelle*.

Dans un château, nous entrons en vainqueurs,
Chassant l'enn'mi malgré les fusillades;
On nous reçoit comm' des libérateurs;
Le rich' seigneur nous dit : Chers camarades,
Quand, grâce à vous, j'en reviens de si loin,
Ah! disposez de ma fortune entière...
D'argent je n'avais pas besoin,
J'aperçois un' cag' dans un coin,
J' demande un s'rin pour ma grand'mère (*bis*).

(Montrant le serin qui est dans la petite cage.) Et v'là le remplaçant... Pendant la route, c'était mon compagnon; je lui faisais son éducation, je lui parlais de tout ce que j'aime... (S'adressant à

l'oiseau.) N'est-ce pas, canari, que tu connais déjà grand'mère? que chaque matin tu la réveilleras en becquetant ses beaux cheveux blancs, et que ton joli petit gosier lui répétera souvent le nom qu'elle m'a donné : « P'tit fils ! p'tit mignon? »

OLIVETTE.

Comme elle sera heureuse, la grand'mère!

DÉSIRÉ.

Vite, conduis-moi à sa rencontre.

OLIVETTE.

Mais il y a deux chemins.

DÉSIRÉ.

Eh bien! guette-la par ici, moi je vais par là; si tu la voyais avant moi, tu ne lui dirais rien; je veux être le premier à jouir de sa joie, de son étonnement. (A part.) Puis, il faut qu'elle me dise le nom du corbeau; j'ai à causer avec ce volatile.

OLIVETTE.

Reviens bien vite, chéri.

DÉSIRÉ, aux paysans.

Et vous, conduisez-moi... Allons, en route, mauvaise troupe!

REPRISE DU REFRAIN.

Au pas gymnastiqu', beau fantassin,
Qu'il vente ou qu'il tonne,
Rien ne t'étonne.
Au pas gymnastiqu', beau fantassin,
Ta mère est au bout du chemin.

(Désiré sort en marchant à la tête des paysans. On entend sa voix répéter les dernières mesures au dehors.)

SCÈNE VI.

OLIVETTE, puis GIRODEAU, MOULINET.

OLIVETTE.

Comme il commande bien! et comme je serai heureuse de lui obéir! à la condition, bien entendu, qu'il fera toutes mes volontés.

Air de la scène troisième.

Moi qui craignais... ah ! je m'en veux!
Qu'il m'oubliât pour une beauté nouvelle!
Il me revient, mon amoureux,
Même d'amour il parle mieux...
Voilà comment,
En restant fidèle

A sa belle,
On d'vient souvent
Plus charmant
Au régiment.

(Redescendant la scène.) Mais comment M. Girodeau va-t-il prendre tout ça? Et mon père qui a arrangé ce mariage dans sa tête... Heureusement, la bonne vieille est pour nous. (Elle va s'asseoir sur le banc qui est sous le gros arbre et reste pensive, mais souriante.)

GIRODEAU, entrant avec Moulinet.

Hein! j'espère, voisin, que j' fais bien les choses! Un repas qui me coûtera gros, une table toute servie que Goblot fera apporter là, sous le gros arbre... (Apercevant Olivette.) Regardez donc, Moulinet, la v'là!

MOULINET.

Eh bien! oui, c'est elle... Voyez comme elle rit en elle-même... c'est des idées couleur de rose...

OLIVETTE, à part, se levant.

Oui, tout ça s'arrangera avec la grand'mère, et j'aurai un mari... un bon mari... que j'aimerai de tout mon cœur...

MOULINET, bas.

Hein! vous l'entendez?

GIRODEAU, de même.

Dieu merci, je ne suis point sourd.

OLIVETTE, à elle-même.

Quant à mon père, qu'est-ce qu'il veut? que je sois madame Girodeau? Eh bien! je serai madame Girodeau, et il sera content.

GIRODEAU, éclatant.

Ma femme! ma petite femme!

OLIVETTE.

Ah! vous m'avez fait peur!

GIRODEAU.

Quė douces paroles je viens de saisir au vol!

OLIVETTE.

Mais je n'ai rien dit du tout.

GIRODEAU, voulant être malin.

Eh bien! non; mettons que tu n'as rien dit, bebelle; mettons que tu me hais, que tu ne m'aimes pas un brin...

OLIVETTE, à part, désignant la chaumière.

Il me semble que j'ai entendu remuer là dedans... J'y suis! Désiré n'aura pas rencontré la grand'mère, et il sera rentré par le clos. (Elle va pour aller à la porte.)

MOULINET, la retenant par le bras.

Si tu savais, fifille, les jolis pendants d'oreilles qu'il t'a achetés, la belle croix à la Jeannette!

OLIVETTE.

Je ne suis pas coquette.

MOULINET, lui quittant la main.

Oh ! les femmes ! si ça savait dire une vérité, ça en ferait une maladie !

GIRODEAU, lui reprenant la main.

Sans compter autre chose encore, en vrai argent, pour tenir les cheveux de ma blondine !.. un bijou tout neuf, à la dernière mode... (A part, lui lâchant le bras.) J'avais précisément un vieux peigne de ma première femme, j'y ai fait mettre une dent...

LA GRAND'MÈRE, en dehors.

Merci, Jean-Louis, me v'là à ma porte.

OLIVETTE.

J'entends la voix de la grand'mère. (La grand'mère paraît sur le tertre.) Ne descendez pas toute seule, le pied pourrait vous manquer !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA GRAND'MÈRE.

(Girodeau et Olivette ont couru au-devant d'elle et lui donnent chacun un bras.)

LA GRAND'MÈRE.

Allons, puisque vous le voulez...

Air de RAMEAU.

Soyez mon bâton de vieillesse ;
A nous trois ici nous offrons
L'image qui revient sans cesse
Des fleurs, des fruits et des glaçons,
Près de ce qui vient, de ce qui passe,
Et riant du temps
Qui me menace,
Comme l'hymen, j'ai ma place...
(En désignant Girodeau et Olivette.)
Entre l'automne et le printemps.

REPRISE.

Soyez mon bâton de vieillesse, etc.
(Elle achève l'air en chevrotant.)

(En riant, à Girodeau.) Dis donc, Pierre, c'est toi qui es l'automne...

GIRODEAU.

Oh ! oh ! l'été tout au plus, la mère !

LA GRAND'MÈRE, se dirigeant vers le gros arbre.

Alors, c'est l'été de la comète de 1811, et encore tu redois une dizaine d'années.

MOULINET, à part.

Le compte est juste.

GIRODEAU, contrarié.

A quoi que ça sert de parler de ça?..

LA GRAND'MÈRE.

Je me sens un peu fatiguée!.. Ah! dame! la tête est toujours bonne, le bras encore solide, mais les jambes demandent grâce... (Riant.) La maison pèche par les fondations.

OLIVETTE.

Venez vous asseoir là, sous le gros arbre, pour vous reposer, c'est votre place favorite.

LA GRAND'MÈRE.

C'est que vois-tu, ma petite Olivette, je ne peux pas oublier que cet arbre date de ma naissance, c'est un vieil ami...

Air : *Je n'ai pas vu.*

On le planta quand je reçus le jour;
Du mois de mai c'était le doux emblème,
Et tous les deux, objets d'un double amour,
Arbuste, enfant, notre âge était le même;
Quand aujourd'hui quatre-vingt-deux printemps
Rajeunissent son vert feuillage,
Quatre-vingt-deux hivers aux doigts pesants
Courbent mon front, glacent mes sens,
Nous ne sommes plus du même âge (*bis*).
(Elle s'assied.)

OLIVETTE.

Est-ce qu'il y a un âge pour le cœur, dame Françoise?..

GIRODEAU, à Moulinet.

Elle dit ça pour moi.

LA GRAND'MÈRE.

A propos, Pierre, j'ai fait faucher la grande pièce de luzerne... demain il faudra envoyer les faneurs.

GIRODEAU.

Oui, maman, demain, mais aujourd'hui il y a autre chose.

LA GRAND'MÈRE.

Quoi donc, monsieur mon fils? .

GIRODEAU.

Un grand repas, un dîner coûteux que j'offre à la famille Girodeau et à la famille Moulinet.

LA GRAND'MÈRE, se levant.

Tu payes à dîner, toi?.. Ah çà! t'es donc malade?..

GIRODEAU.

Faut-il pas leur z'y faire part de mon prochain mariage avec Olivette?..

LA GRAND'MÈRE.

Comment! encore! Tu veux qu'une petite colombe de dix-sept ans...

OLIVETTE, vivement.

Seize ans et demi, grand'mère.

GIRODEAU.

Puisqu'elle ne demande pas mieux.

MOULINET.

Puisque je donne ma condescendance.

LA GRAND'MÈRE.

Taisez-vous, imbécile...

MOULINET.

Hein?

LA GRAND'MÈRE.

Je dis ça pour vous deux... Écoutez-moi, j'ai été jeune aussi, j'ai été aimée, je puis même dire adorée. On voulait aussi me faire épouser un veuf comme... eh bien, comme Girodeau, et j'avais un joli petit futur comme Désiré... Ma foi! nous avons tant fait, tant fait...

OLIVETTE.

Qu'est-ce que vous avez fait?

LA GRAND'MÈRE.

Ça ne te regarde pas. (Elle repousse Olivette, qui écoute; bas, à Moulinet et à Girodeau.) Nous avons tant fait qu'il a fallu nous marier.

GIRODEAU.

Vous avez fait là une belle chose.

LA GRAND'MÈRE.

Et sans cette belle chose, monsieur mon fils, où seriez-vous en ce moment?

MOULINET.

Mam' Françoise, vous voyez bien qu'il faut établir les filles de bonne heure... c'est un trésor difficile à garder.

LA GRAND'MÈRE.

Compris... v'là pourquoi vous voulez lui donner cet épouvantail-là... (Elle montre Girodeau.)

Air : Vaudeville de *l'Anonyme*.

Il doit avoir bientôt la soixantaine,
Et pour garder un trésor de seize ans,
En l' choisissant, je vous devin' sans peine,
Vous vous êtes dit : Ça f'ra fuir les galants.
Comm' dans nos champs, craignant quelques surprises,
Et de ses fruits, éloignant les moigneaux,
Le jardinier plante dans ses cerises
Un gros mann'quin pour fair' peur aux pierrots.

GIRODEAU.

Un gros mannequin... maman, vous me manquez de respéct...

LA GRAND'MÈRE, levant son bâton.

Hein?.. polisson!..

GIRODEAU.

Quant à Désiré, qu'il ose un peu revenir!... Je lui dirai

comme s'il était là, à vot' place : Les enfants doivent obéir à leurs parents, et je suis ton père.

LA GRAND'MÈRE.

Eh bien, et moi, est-ce que je ne suis pas ta mère ?.. et je suis même plus sûre d'être ta mère que tu n'es sûr... (S'arrêtant.) Allons, bon! v'là qu'il va encore me faire dire des bêtises!..

MOULINET.

Voyons, voyons, à quoi ça sert-il de se chamailler?.. Vous pensez à Désiré, c'est tout naturel, mais lui, il ne pense guère à vous, allez... il ne reviendra jamais.

LA GRAND'MÈRE.

Et moi je vous dis qu'il reviendra, que je lui ai écrit, que je l'attends.

MOULINET, à part.

Un bon mensonge, ça arrangera tout. (Haut.) Écoutez, je ne voulais pas vous faire de la peine... mais puisqu'il le faut...

LA GRAND'MÈRE.

Eh bien ?..

MOULINET.

Eh bien, j'ai appris par un grenadier revenu au pays que le petit mauvais sujet de Désiré s'est laissé cajoler là-bas par une belle Italienne.

OLIVETTE.

Ah! par exemple!

LA GRAND'MÈRE.

Si je le savais, moi qui ne vivais que pour lui, qui ne voulais pas mourir avant de l'embrasser, je serais dans le cas de dire à Girodeau : Tu es vieux, tu es laid, eh bien, c'est égal, épouse la jeune fille... il en arrivera ce qui pourra.

OLIVETTE.

Arrêtez! grand'mère...

MOULINET.

Taisez-vous, Olivette.

OLIVETTE.

Eh bien! non, je ne me tairai pas... (A la grand'mère.) Il a reçu votre lettre, il en a pleuré de joie... Pour vous revoir, il s'est mis en route, il a marché nuit et jour... et la preuve...

TOUS.

La preuve?..

OLIVETTE.

C'est qu'il est là, dans votre chaumière.

LA GRAND'MÈRE.

Lui! ici, près de moi! mon petit Désiré, l'ange de mes vieux jours! (A Olivette.) Que je t'embrasse pour ta bonne nouvelle... Non, non, je t'en veux, tu l'as vu avant moi... Mais viens donc, Pierre, viens donc embrasser ton fils. (Girodeau vient lui donner le bras.) Non, non, pas de bras, j'ai de la force à présent, j'ai mes jambes de quinze ans! (Elle trébuche.) Je vais

le revoir, j'ai mes jambes de quinze ans! (Elle entre vivement dans la maison. Girodeau la suit.)

VOIX DE DÉSIRÉ, dans la maison.

Dans mes bras, grand'mère... Embrassez-moi encore, encore!..

SCÈNE VIII.

MOULINET, OLIVETTE.

MOULINET.

Eh bien! tu as fait là de la jolie ouvrage.

OLIVETTE.

Dame! papa, fallait bien faire voir... (Avec intention.) qu'on vous avait trompé en vous disant que mon petit zouave était un voltigeur, et que ce vilain grenadier vous avait menti.

VOIX DE LA GRAND'MÈRE, dans la maison.

Mais embrasse-le donc aussi, Pierre, et donne-lui ton consentement.

OLIVETTE.

Vous l'entendez, petit père, elle veut notre bonheur.

MOULINET.

Le bonheur est dans les pièces de cent sous, pas autre part : j'ai lu ça dans le *Journal des connaissances utiles.*

GIRODEAU, dans la maison.

Je l'embrasserai quand il aura renoncé à Olivette.

MOULINET, à sa fille.

Tu entends à ton tour... Eh bien, c'est comme si le notaire y avait passé... Allons, vite, rentrons à la maison, marche devant moi, et plus vite que ça. (Il la pousse devant lui et la fait rentrer malgré ses supplications.)

SCÈNE IX.

LA GRAND'MÈRE, DÉSIRÉ, GIRODEAU, dans la maison; puis DÉSIRÉ, seul sur la scène.

LA GRAND'MÈRE, dans la maison.

Mais, sans cœur que tu es, tu veux donc que je te déshérite, que je te maudisse! (En ce moment Désiré sort précipitamment de la maison.)

DÉSIRÉ (1).

Mille millions d'une capsule, qu'est-ce que je viens d'apprendre! le corbeau, c'était mon père!.. Je ne veux pourtant pas dire à papa : Vos soupirs ne sont plus de saison, il faut nous rafraîchir d'un coup de sabre. Je ne puis pas lui dire non plus qu'il est vieux, qu'il est laid et qu'il ferait une grosse bêtise en se mariant; ce serait lui manquer de respect; il

(1) Il a la petite calotte rouge au lieu du turban.

n'y a que la grand'maman qui peut lui faire de ces compliments-là.

GIRODEAU, dans la maison.

Eh bien! si vous avez une tête, maman, j'en ai une aussi.

DÉSIRÉ, allant à la porte de la maison.

En attendant, voilà une mère et son fils fâchés à mort... Ils se tournent le dos, chacun à un bout de la chambre; ils ne se disent pas un mot, mais ça finira par éclater; et mon amour de grand'mère, une pareille révolution à son âge. (Revenant sur, l'avant-scène.) Pauvre zou-zou, toi qui croyais ici apporter la joie et le contentement, serais-tu donc la cause d'un malheur! Eh bien! non, ce malheur-là n'arrivera pas; je n'ai plus qu'un parti à prendre, et ce ne sera pas long; une fois loin d'ici, ils feront la paix... Je sais bien que grand'mère aura un peu de chagrin, mais mon petit élève, mon petit canari sera là pour me remplacer. (Il va prendre son fusil resté près de la maison.) Les vieillards, c'est comme les enfants, ça crie, ça pleure, ça à des grandes peines, mais un joujou suffit pour les consoler. Adieu, chère grand'mère, adieu, ma bonne petite Olivette! (S'arrêtant.) C'est dur tout de même, de les quitter comme ça toutes les deux. (Changeant de ton.) Eh bien! qu'est-ce que je sens là? qu'est-ce que c'est que ça? des pleurs! des bêtises... (S'essuyant les yeux.) Allons, zou-zou, un temps d'exercice avant de prendre ta feuille de route... Attention au commandement: Demi-tour à gauche. (Il se tourne du côté de la chaumière où est Olivette.)

Air : *M. l'Écrivain* (de Bérat).

Je pars, je te fuis,
Toi, ma fiancée;
Mais au doux pays
Reste ma pensée.
Je veux, en tout lieu,
Garder ton image;
Adieu, mon village,
Mes amours, adieu!..
Ange du bon Dieu,
Mes amours, adieu!

(Le deuxième couplet suit le premier sans ritournelle. Désiré se tourne du côté de la chaumière de sa grand'mère.)

Et vous, mon trésor,
Là, sous le vieux hêtre,
Pour vous r'voir encor,
Je r'viendrai... peut-être...
Priez qu'en ce lieu,
Pour prix de ma peine,
A temps je revienne...
Vieille mère, adieu!..

(Il se met à genoux.)
Sainte du bon Dieu,
Vieille mère, adieu !

(Il met son fusil sur son épaule en disant :) Arche! (Il fait un mouvement pour sortir.)

SCÈNE X.

DÉSIRÉ, OLIVETTE, qui lui ferme le passage.

OLIVETTE.

Où vas-tu, Désiré ?

DÉSIRÉ, à part.

Olivette !

OLIVETTE.

Où vas-tu ? réponds-moi.

DÉSIRÉ.

J'allais... j'allais me promener, j'allais faire un tour dans les environs...

OLIVETTE.

Te promener, avec ton fusil?

DÉSIRÉ, embarrassé.

Justement, je voulais voir si je ne trouverais pas ce gros vilain chat noir.

OLIVETTE.

Désiré, regarde-moi un peu en face.

DÉSIRÉ.

En face, de côté, de profil, comme tu voudras, toujours, toujours.

OLIVETTE.

Ne cherche pas à me tromper, je t'ai deviné : tu sais tout à présent, tu sais que ton père est ton rival, et comme tu es bon, que tu as du cœur, tu te sacrifies et moi aussi.

DÉSIRÉ.

Eh bien ! quand ça serait?

OLIVETTE.

Alors tu veux donc que j'épouse ton père? je serais donc ta mère ?

DÉSIRÉ.

Tu n'as pas l'âge.

OLIVETTE.

Tu veux donc être mon fils?

DÉSIRÉ.

Est-ce que c'est possible ! un fils qui est plus âgé que sa mère!.. Dieu! que les enfants sont malheureux d'avoir de sparents ! (Il frappe du pied.)

OLIVETTE.

Et puis, tu n'as pas pensé à une chose : tu veux épargner un chagrin à la grand'mère, eh bien, moi, je te dis que ton départ va la tuer.

DÉSIRÉ.

Ne me dis pas ça.

OLIVETTE.

Et puis, qu'est-ce que c'est qu'un zouave qui s'ensauve devant le danger!

DÉSIRÉ.

Ça ne s'est jamais vu, ça ne se verra jamais! (Il pose son fusil.)

OLIVETTE.

Écoute... (Ils prêtent l'oreille.) il m'a semblé entendre... Si ton père venait nous suprendre ici...

DÉSIRÉ.

Sois donc tranquille, nous aurions entendu, avant tout, la serinette de grand'mère.

OLIVETTE, étonnée.

La serinette!

DÉSIRÉ.

Oui, c'est un signal entre la bonne femme et moi. Tu sais bien, avant mon départ, quand je n'étais qu'un mioche et que mon père me cherchait pour me gronder, grand'mère jouait sur sa serinette : *Il pleut, il pleut, bergère!* ce qui voulait dire : « Sauve-toi, il va pleuvoir des calottes. »

OLIVETTE.

Bonne maman! elle voudrait me voir ta femme, celle-là!

DÉSIRÉ.

Eh bien! oui... mais puisque les deux pères ne veulent pas! (Marchant.) Comment faire, mon Dieu, comment faire?

OLIVETTE.

Attends donc; il me semble avoir entendu dire à ta grand'mère que, dans le temps, on voulait aussi lui faire épouser un veuf, qu'elle détestait, à la place d'un joli garçon qu'elle aimait, et qu'alors elle avait trouvé le moyen, je ne sais comment, et malgré ses père et mère, de se débarrasser du vieux et d'épouser le jeune.

DÉSIRÉ.

Vrai! qu'est-ce que tu me dis là?

OLIVETTE.

Puis elle ajoutait qu'elle avait tant fait, tant fait... qu'est-ce qu'elle peut avoir fait, je te le demande?

DÉSIRÉ, étouffant un rire.

Je n'en sais rien, moi!

OLIVETTE.

Comment, tu n'en sais rien, toi... un militaire... ça n'est pas excusable!

DÉSIRÉ, à part.

En voilà une innocente!

OLIVETTE.

Si j'avais autant de service que toi, je te réponds bien que je saurais à quoi m'en tenir là-dessus !

DÉSIRÉ, à part.

Il faut pourtant me tirer de là.

OLIVETTE.

As-tu trouvé?

DÉSIRÉ.

Certainement que j'ai trouvé... (A part.) Je n'ai rien trouvé du tout.

OLIVETTE.

Eh bien?

DÉSIRÉ, à part.

Ah! j'ai mon affaire !... (Haut.) Tu te souviens du mariage de la cousine Simonne?

OLIVETTE.

Nous y étions tous les deux.

DÉSIRÉ.

Tu as de la mémoire, moi aussi...

OLIVETTE.

Eh bien?

DÉSIRÉ.

Eh bien, voilà le marié et la mariée.

OLIVETTE.

Oui, mais les témoins?

DÉSIRÉ.

On peut s'en passer.

OLIVETTE.

Et M. le maire?

DÉSIRÉ.

Présent, M. le maire! (Il monte sur le banc qui est au bas de l'arbre. A Olivette, avec une dignité comique.) Mademoiselle Suzanne-Olivette Moulinet, consentez-vous à prendre pour époux Narcisse-Désiré Girodeau?

OLIVETTE.

Oui, monsieur le maire.

DÉSIRÉ.

A toi. (Il descend.)

OLIVETTE, l'imitant en prenant sa place.

Narcisse-Désiré Girodeau, consentez-vous à prendre pour femme Suzanne-Olivette Moulinet?

DÉSIRÉ, d'abord d'une voix de jeune fille, puis enflant son organe.

Oui, monsieur le maire.

OLIVETTE.

A toi. .

DÉSIRÉ.

Les époux se doivent une fidélité invraisemblable.

OLIVETTE.

J'approuve.

DÉSIRÉ.

La femme doit obéissance à son mari.

OLIVETTE.

Le mari obéissance à sa femme.

DÉSIRÉ.

Ça n'est pas dans le Code; mais c'est égal, j'approuve...

ENSEMBLE, en élevant la voix, et étendant les mains.

Au nom de la loi, je déclare Désiré et Olivette unis par les liens du mariage.

DÉSIRÉ.

Air : *Hussard de Chamboran* (P. Henrion).

Nous v'là mariés sans efforts, sans secousse,
Regarde un peu, pas un nuage au ciel;
Pour nos amours jamais de lune rousse,
Ça s'ra toujours, toujours la lun' de miel.
Célébrons cet hymen au son,
Oui, célébrons ce doux hymen au son.
Pan, pan,
Pan, pan,
Du tambour, du clairon.
(Il fait le geste successif du clairon et du tambour.)
Nos cœurs brûlent du même feu,
Corbleu!
Morbleu!
Sacrebleu!
Ventrebleu!
Rataplan, pataplan, plan.
J' te serai fidèl', j' t'en fais l' serment.
Rapataplan, pataplan, plan.
Mets ta main là, tu sentiras l' roul'ment.

PREMIER COUPLET.

Ton mari qui t'aime
Ne t' tromp'ra jamais.

OLIVETTE.

J' s'rai toujours la même,
Avant comme après.

DÉSIRÉ.

Et quoiqu' le mariage,
Qui n'a qu' deux soldats,
Souvent en ménage
S' livre des combats,
Rataplan, plan,
Si j' me fâche jamais,
Ce s'ra pour fair' la paix.

ENSEMBLE

Nous v'là mariés, sans efforts, sans secousse,
Regarde un peu, etc., etc.

DEUXIÈME COUPLET.

DÉSIRÉ.

J' veux un' petit' fille.

OLIVETTE.

J' préfère un garçon.

DÉSIRÉ.

Comme ell' s'ra gentille !

OLIVETTE.

Comme il s'ra mignon !
Je voudrais bien vite
Un p'tit général.

DÉSIRÉ.

Pourquoi pas tout d' suite
Un grand maréchal?
Rataplan, plan.

(A part.)

Quand le poupon viendra
On le consultera.

REPRISE ENSEMBLE.

Nous v'là mariés, sans efforts, sans secousse,
Regarde un peu, pas un nuage au ciel;
Pour nos amours, jamais de lune rousse,
Ça s'ra toujours, toujours la lun' de miel, etc.

DÉSIRÉ.

Maintenant, mon épouse, nous avons encore une formalité à remplir, et c'est la principale...

OLIVETTE.

Laquelle?

DÉSIRÉ.

Nous ne nous sommes pas embrassés...

OLIVETTE.

J'ai promis obéissance, obéissons. (Au moment où ils vont s'embrasser, on entend la serinette jouer l'air : *Il pleut, il pleut, bergère.*) C'est la serinette de grand'mère !

DÉSIRÉ.

Le signal du danger !..

OLIVETTE.

Je me sauve !

DÉSIRÉ.

Et moi je reste. Allons, zou-zou, solide au poste, voilà l'ennemi!

SCÈNE XI.

GIRODEAU, DÉSIRÉ.

GIRODEAU.

Désiré, avance un peu ici.

DÉSIRÉ.

Si vous me disiez de reculer, ça serait moins dans mes ha-

bitudes; enfin, n'importe, un père est un colonel donné par la nature... (Il fait un pas.) Présent à l'ordre!..

GIRODEAU.

T'es fils de Normand, je ne le nie point... mais ne va pas me répondre ni oui, ni non... réponds oui ou réponds non...

DÉSIRÉ.

Allais, marchais.

GIRODEAU.

Tu t'es mis dans l'idée que tu aimais Olivette?

DÉSIRÉ.

Oui.

GIRODEAU.

Et tu ne veux pas que je l'épouse?..

DÉSIRÉ.

Non.

GIRODEAU.

Et pourquoi ça?..

DÉSIRÉ.

Pourquoi?.. Parce qu'Olivette est ma femme.

GIRODEAU.

Ta femme?

DÉSIRÉ.

Certainement, puisque je suis son mari. Je l'ai épousée il n'y a pas cinq minutes.

GIRODEAU, abasourdi.

Hein! qu'est-ce que tu dis là, Désiré? serais-tu un paysan perverti?

DÉSIRÉ, étendant la main.

Nous nous sommes fait tous les serments voulus par la loi, par demande et réponse.

GIRODEAU.

Il n'y a que ça?.. Bon, bon, alors; on défera ce mariage-là.

DÉSIRÉ.

Le divorce est supprimé.

GIRODEAU.

Je le rétablis.

DÉSIRÉ.

Répondez à votre tour : Me donnez-vous votre consentement?.. oui ou non?..

GIRODEAU.

Non.

DÉSIRÉ.

Eh bien, puisque vous voulez du carnage, il y en aura. (A part.) Faisons-lui peur, c'est encore dans les habitudes du régiment.

GIRODEAU.

Quoi que tu veux dire?

DÉSIRÉ.

Je veux dire que vous serez cause de la mort de trois personnes. D'abord et d'une, Olivette, qui se mourra d'amour.

GIRODEAU.

Bah! est-ce qu'on meurt encore de ça? Supprimé, comme le divorce.

DÉSIRÉ.

Je tiens d'un Parisien, sergent de la troisième compagnie, que ça revient à la mode; c'est très-bien porté par les grandes et les petites dames.

GIRODEAU.

Après?

DÉSIRÉ.

Après, la grand'mère, qui en mourra de chagrin.

GIRODEAU.

La mère entendra raison.

DÉSIRÉ.

Et en fin finale, moi, votre fils, votre fils unique... dans son genre, qui ne veut plus de la vie sans Olivette.

GIRODEAU.

Laisse-moi donc tranquille!

DÉSIRÉ, à part.

Le moment est arrivé de le faire trembler... (Tirant un long pistolet de la poche de son large pantalon.) Regardez un peu cette arme qui a appartenu à un général ennemi. Je ne vous apprendrai pas comment j'en suis devenu propriétaire, ça flatterait trop mon amour-propre... Si vous ne revenez pas sur ce que vous avez dit, là dedans, il y a une balle pour moi... Voyez, le chien est au repos, et selon ce que vous direz, j'arme ou je désarme... Parlez, je vous écoute sans prononcer un mot.

GIRODEAU.

Comment, gamin, tu oses dire à ton propre père!.. Eh bien, nous allons voir un peu. (Se croisant les bras.) Ah! vous croyez, parce que vous avez un turban blanc avec des mollets jaunes, que vous allez revenir, quand on ne vous attendait pas, révolutionner mes amours!.. Non, cent fois non, mille fois non! Olivette m'adore, et aujourd'hui même elle sera ma femme, elle sera votre belle-mère... (Désiré, impassible et sans bouger, arme son pistolet. — Girodeau s'approche de lui, d'une voix plus douce.) Veux-tu laisser ça tranquille! Voyons, sois raisonnable; je sais que tu l'aimais avant de partir pour l'armée; mais tu as une drôle de manière de faire entendre raison à l'auteur de tes jours. Après tout, je ne suis pas un tigre, une bête féroce... (Désiré désarme son pistolet. Girodeau reprend son ton d'autorité.) Ah! à la bonne heure, au moins, tu te soumets, tu te dis : Je n'ai pas le droit d'abuser de l'autorité de mon père... parce qu'un père est toujours un père, un maître... eh bien, je veux te récompenser : tu seras mon

premier garçon de noce. (Désiré, toujours impassible et face au public, arme de nouveau son arme. — Girodeau l'a observé et a surpris un sourire imperceptible.) Il a ri, je suis sûr qu'il a ri... Je commence à croire que le galopin veut se gausser de moi. (Haut, et le faisant tourner de son côté.) Regarde-moi un peu entre les deux yeux... Est-ce que tu crois que je suis aussi bête que j'en ai l'air, et qu'on me fait prendre un lampion pour un bec de gaz? Ton pistolet est comme le fusil du garde champêtre... il n'est pas chargé.

DÉSIRÉ.

Il n'est pas chargé?

GIRODEAU, répétant.

Il n'est pas chargé.

DÉSIRÉ.

Eh bien, voyez plutôt. (Il tire en l'air, du côté de la maison de la grand'mère. Un chat noir tombe du toit.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MOULINET, OLIVETTE, INVITÉS AUX FIANÇAILLES.

CHŒUR.

Air d'*Une Tempête dans une baignoire*.

Quel est donc ce bruit et ce tapage?
Les fusils annoncent-ils déjà
A l'avance le prochain mariage?
Commençons d'abord par le gala.
Ah!

(Pendant le chœur on a apporté une table toute servie.)

OLIVETTE.

Désiré a tué un lièvre!

MOULINET.

Un lièvre sur les toits!

DÉSIRÉ, ramassant un gros chat noir.

Ça, un lièvre?

GIRODEAU, poussant un cri.

C'est Mandrin, le chat de Mathias le braconnier, qui a mangé le serin de la grand'mère.

DÉSIRÉ, le prenant par la queue.

Il a vécu, l'infâme!.. il venait croquer le remplaçant.

GIRODEAU, à Désiré.

Quel service tu m'as rendu, mon garçon; la grand'mère m'a promis de me passer tout son bien sur la tête si je la délivrais de ce gredin-là.

DÉSIRÉ.

Vrai, grand'mère a promis ça?.. Mais alors c'est à moi que ça revient, puisque c'est moi qui ai commis le *chaticide*.

GIRODEAU.

Un moment, un moment, c'est moi. (A part, à Désiré) Qu'est-ce qui a dit que le pistolet n'était pas chargé?

DÉSIRÉ.

Vous.

GIRODEAU.

Qu'est-ce qui a voulu prouver le contraire ?

DÉSIRÉ.

Moi.

GIRODEAU.

Tu vois donc bien que c'est moi qui a tué Mandrin, puisque c'est moi qui a commandé le feu.

DÉSIRÉ.

Il faut être Normand pour trouver de ces choses-là... Au surplus, (Prenant en air grave.) ça mérite réflexion... je ne me prononcerai que devant ma grand'mère. Allons la chercher. (Mouvement. — Rappel de l'air de Rameau.)

TOUS.

La v'là, la v'là !

GIRODEAU, bas, à Désiré.

Fais bien attention à ce que tu vas dire, ton bonheur en dépend.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LA GRAND'MÈRE GIRODEAU.

(Elle sort de sa maison, Olivette la guide avec Désiré; elle gagne à pas lent le milieu de la table où un paysan a roulé le grand fauteuil. Elle s'assied en tournant le dos au public, et tous les invités prennent chacun leur place. — Musique douce à l'orchestre pendant ce mouvement.)

DÉSIRÉ.

Êtes-vous tous à vos places ?

LES INVITÉS.

Oui, oui, oui.

DÉSIRÉ, élevant la voix.

Habitants de Coquinville, écoutez tous... et vous, gentilles Normandes, que votre intelligence soit à la hauteur de vos bonnets.

GIRODEAU, à part.

Qu'est-ce qu'il va débiter, mon bon Dieu !

DÉSIRÉ.

Vous êtes invités à un repas de fiançailles, et vous ferez honneur au dîner, je n'en doute pas. Vous connaissez tous la fiancée; mais quel sera le fiancé ? là est la question.

MOULINET.

Il me semble que...

DÉSIRÉ.

Silence, père Moulinet.

MOULINET.

Je demande que la grand'mère se prononce.

DÉSIRÉ.

C'est juste; buvons d'abord à sa santé, ça lui éclaircira la voix.

TOUS.

A la santé de la doyenne !

MOULINET.

Maintenant, nous écoutons.

DÉSIRÉ.

Parlez, grand'mère; vous ne pouvez pas vous taire plus longtemps, vous êtes femme, ça serait invraisemblable... (La grand'mère se lève comme pour parler, puis retombe sur sa chaise en portant son mouchoir à ses yeux.) Allons, voilà l'émotion qui la gagne... elle pleure, elle se trouve mal... (Mouvement général. — Désiré s'agenouille devant elle.) Grand'mère, grand'mère chérie, revenez à vous : c'est moi qui suis là, moi, votre bien-aimé, votre petit-fils, votre mignon... Ah ! voilà que ça se passe ; ça ne sera rien, elle rouvre les yeux, elle me regarde, elle me sourit. (Lui imposant silence.) Pas un mot, la maman, ça vous fatiguerait. Je lis dans vos yeux, je vous devine... Écoutez tous, voilà ce qu'elle veut dire : « Je suis fière à la fois de mon petit-fils et de mon fils, de mon premier né, qui s'est montré en même temps brave et généreux : brave en détruisant mon cruel ennemi ; généreux en acceptant tout mon bien comme récompense de sa belle action, et en s'écriant de sa plus belle voix : La jeunesse veut la jeunesse, Désiré sera l'époux d'Olivette. »

TOUS.

Vive Désiré !

GIRODEAU.

Je suis touché au cœur, je suis touché : le petit-fils est digne de la grand'mère.

DÉSIRÉ.

Laissez-moi la parole, père, je n'en abuserai pas ; comme fils, je viens de remporter une victoire ; comme zouave, il m'en reste une autre à conquérir.

(Au public.)

Air : *Je sais acheter des rubans.*

Messieurs, nous formons, c'est curieux,
Grand'mère et moi le siècle ensemble,
Car dix-huit et quatre-vingt-deux,
Ça fait bien cent, à c' qu'il me semble.
Pour vous plair' nous ne faisons qu'un,
Puisse la pièce, aussi prospère,
Partageant notre sort commun,
Devenir comm' nous centenaire !
Oui, rendez notre sort commun,
Messieurs, faites-la centenaire !

Reprise de l'air de la scène quatrième.

Au pas gymnastiqu', beau fantassin,
Qu'il vente ou qu'il tonne,
Rien ne t'étonne.
Au pas gymnastiqu', beau fantassin,
Ta mère est au bout du chemin.

(Avec le chœur.)

Ta mère,
Ta mère
Est au bout du chemin.

(La grand'mère s'est levée, et Désiré se jette dans ses bras. — Tableau.)

N. B. — La personne chargée de figurer la mère Françoise à la scène dernière doit avoir la même taille et le même costume que l'actrice qui joue ce rôle.

FIN.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.